

# «Les médias peuvent tuer l'imaginaire»

Le philosophe Jacques Bouveresse questionne tant sa discipline que les médias. Entretien à l'occasion d'un colloque consacré à «l'inconscient académique» tenu sous l'égide de l'Espace des sciences sociales européen



**Campus:** vous êtes titulaire de la chaire de «philosophie du langage et de la connaissance» au Collège de France. Que recouvre cette discipline?

► Jacques Bouveresse: La philosophie du langage s'intéresse à des questions traditionnelles, mais cruciales: qu'est-ce qu'une langue, comment fonctionne-t-elle, qu'est-ce qui fait la signification d'un mot ou d'une phrase, qu'est-ce que la vérité? Si l'on suit Wittgenstein, pour qui le langage est au centre de toute réflexion philosophique, ou Chomsky, qui considère qu'il est le miroir de l'esprit, la philosophie du langage s'impose comme le véritable fondement de toute philosophie. En opposition à la théorie de la connaissance défendue par Descartes ou Kant, ce qui est essentiel ce n'est donc pas d'accumuler du savoir, mais de comprendre comment celui-ci se transmet.

**Vous avez pourtant déclaré à plusieurs reprises que la philosophie était un exercice frustrant. En quoi?**

► Il m'arrive parfois de regretter de ne pas avoir choisi la voie des sciences. Dans ce domaine, on peut parvenir à des résultats précis, tangibles et plus ou moins définitifs. La joie qu'a pu ressentir le chercheur qui a résolu le théorème de Fermat, après trois cents ans de résistance, est de celles que les philosophes ne connaîtront jamais. Non pas parce qu'il n'y a rien à découvrir en philosophie, mais parce que, comme le dit



Wittgenstein, «dans n'importe quel problème philosophique, l'incertitude descend jusqu'à la racine». Rien n'étant définitivement acquis, le philosophe doit donc perpétuellement reprendre le fil de son raisonnement pour réexaminer les choses qui lui semblent les plus familières. Et ce, sans forcément déboucher sur un progrès réel.

**Vous étiez très proche de Pierre Bourdieu. Il n'aimait pourtant guère les philosophes...**

► Bourdieu croyait à une sorte de guerre entre les philosophes et les tenants des sciences sociales. A ses yeux, les premiers ont bénéficié pendant longtemps d'un prestige et de privilèges considérables qui se trouvent désormais menacés par l'essor des sciences sociales et notamment de la sociologie. Mais ce qu'il dénonçait surtout, c'est une forme d'aveuglement qui pousse les philosophes à penser que, par leur seule force intellectuelle, ils peuvent s'affranchir de toute contingence et de toute détermination sociale ou politique. Ce sentiment d'être au-dessus de la mêlée est particulièrement dangereux dans la mesure où il augmente considérablement le risque de confusion et de distorsion. Tout l'effort de Bourdieu envers les philosophes consistait justement à les persuader du fait que leur liberté n'est pas sans limites, qu'elle se heurte à des conditionnements que les intellectuels ont

souvent tendance à perdre de vue, parfois avec des conséquences fâcheuses.

**Ces conditionnements sont-ils plus présents dans les sociétés «multimédias» actuelles que par le passé?**

► Autrefois, le débat intellectuel se limitait davantage aux professionnels de la pensée. Ce n'est pas un bien en soi, mais cette situation avait l'avantage de limiter les influences extérieures. Aujourd'hui, nous sommes soumis à un bombardement permanent d'images, de sons et d'informations. La pression médiatique est beaucoup plus forte, ce qui soulève d'importants problèmes.

**C'est-à-dire?**

► L'image que les médias donnent de la philosophie, par exemple, n'est pas du tout représentative de ce qui se fait dans cette discipline. Seuls quelques élus ont droit à la parole et même s'ils excellent dans ce genre d'exercice, ils ne représentent qu'eux-mêmes. Ce qui me frappe également c'est le fait que certaines pseudo-sciences comme l'astrologie ont acquis davantage de visibilité et de prestige que les sciences véritables.

**Que faire dès lors?**

► On peut choisir d'ignorer les médias, mais c'est une attitude qui ne mène pas à grand-chose. On peut également poser ses conditions et conclure une sorte de contrat garantissant à l'intellectuel un temps de parole permettant de dire quelque chose de réellement significatif. Reste que beaucoup de brillants pen-

# tion»

seurs n'aiment pas la télévision et ne sont pas particulièrement doués pour cet exercice. Faut-il malgré tout se faire violence? La question reste ouverte. Essayez d'imaginer quelqu'un comme Kant, qui est pourtant un des plus grands philosophes de tous les temps, derrière le petit écran: à l'évidence, le spectacle ne serait guère convaincant.

## La partie est donc perdue d'avance?

► Non, les médias, et la télévision en particulier, pourraient rendre des services immenses, aux chercheurs comme à la société dans son ensemble. Mais pour cela, il faudrait que les journalistes fassent un réel effort d'information. Dans l'immense majorité des rédactions, on propose chaque jour au public le même petit 10% de réalité quotidienne qui est susceptible d'être médiatisé. Le reste n'existe tout simplement pas.

## Cette position très critique est-elle bien acceptée?

► J'ai parfois été comparé à un «taliban de la pensée». C'est notamment dû au fait qu'il est devenu très difficile de faire accepter l'idée qu'il y a une différence entre la connaissance objective et une conviction subjective. Dans nos sociétés, les deux choses sont de plus en plus souvent mises sur le même plan, avec en filigrane l'idée que chacun a «sa» vérité et que «tout vaut tout».

## Il n'y a donc plus de distinction entre la forme et le fond?

► Nous évoluons dans un univers que nous percevons par un biais largement

symbolique. Dans notre façon de percevoir le monde, ce n'est pas tant la réalité qui compte, mais plutôt les outils qui permettent de la représenter.

## Avec quelles conséquences?

► C'est un point qui a très bien été perçu par Karl Kraus. A propos de la Première Guerre mondiale, celui-ci a très tôt montré que l'influence des médias pouvait tuer l'imagination. Selon l'écrivain, cette guerre a eu lieu parce que personne n'a eu la capacité de l'imaginer avant qu'elle ne se produise. Dès lors, la question qu'il faut se poser est de savoir si le déferlement d'images auquel nous sommes soumis aujourd'hui n'est pas en train de tuer de la même façon notre imagination et notre sensibilité. Lorsque vous êtes continuellement bombardé d'images, vous n'avez plus à faire d'effort pour vous représenter ce qu'elles signifient. Autrefois, lorsque survenait une catastrophe, les gens étaient forcés de compléter les informations qu'ils recevaient en remplissant les zones vides du récit. L'individu était obligé de faire

appel à ses ressources personnelles pour cela, alors qu'aujourd'hui, il subit passivement un déferlement d'horreur qui évacue toute interprétation.

## Si vous deviez garder une idée de l'œuvre de Bourdieu, quelle serait-elle?

► Ce serait sans doute sa contribution à la sociologie du monde intellectuel. Bourdieu m'a obligé à voir des choses que j'aurais été incapable de voir sans lui. Il m'a notamment fait prendre conscience du degré auquel ce que l'on est en tant qu'individu peut être déterminé par les origines sociales. Issu du monde paysan, j'ai longtemps cultivé une vision assez idéalisée du monde intellectuel. Si bien que j'ai eu un peu de peine à croire Bourdieu lorsqu'il voulait me démontrer qu'en dépit du modèle républicain, il n'y a pas d'égalité réelle face aux différences que créent les origines sociales. Mais aujourd'hui, je dois admettre qu'il avait vu juste. ■

Propos recueillis par Vincent Monnet

